

**Discours de M. Jean-Jacques Annaud à l'occasion de son installation
à l'Académie des beaux-arts
le mercredi 28 mars 2012, au fauteuil de Gérard Oury**

C'est l'après-guerre, nous sommes au tout début des années vingt.

Marcelle Oury est une petite brune aux grands yeux noisette. Sa silhouette est ravissante. Elle a mis son extraordinaire force de persuasion au service de Paris-Soir. Pour ce grand titre de la presse quotidienne, elle invente la publicité rédactionnelle. À la saison pluvieuse elle fait publier des articles de publicité clandestine rédigés par le syndicat des fabricants de parapluie. Elle profite de l'actualité des Avant-Première pour parler des « Chaussures Picasso créées par Perugia, artiste Bottier » et de la « Gaine Charmis » portées ce soir-là par Marlène Dietrich.

Serge Tenenbaum, lui, est violoniste, premier prix de conservatoire. Une crinière à la Kessel, des idées progressistes et passionnées, il est, je cite, « russe comme Dostoïevski, et Juif comme David caressant sa harpe ». Il tire de son Guarnerius des sons déchirants.

Serge et Marcelle s'aiment, se déchirent, se détestent, se fâchent, se réconcilient, vivent leur amour, finissent par le saccager.

« C'est leur affaire, pas la mienne » se disait alors l'enfant Gérard Oury.

Ce qui compte à l'époque pour le petit garçon, c'est de retrouver sa mère après la journée de travail, de s'endormir entre les deux chaleurs de sa maman Marcelle et de sa grand-mère Mouta. Il vit dans une terreur : celle d'un remariage qui viendrait mettre fin à la douceur de ce cocon.

Les affaires marchent bien pour l'infatigable Marcelle. Elle a l'idée d'un « Annuaire du Luxe de Paris ». Elle le fait financer par le plus célèbre couturier de l'époque, Paul Poiret, qui demande à Raoul Dufy d'illustrer l'ouvrage.

Celui qu'on surnommera « le peintre de la gaîté » restera jusqu'à la fin l'un des amis les plus intimes de la famille Oury, « mon peintre » comme l'appellera Marcelle.

Gérard passe des journées entières dans l'atelier du maître à le regarder jeter sur la toile les couleurs vives qui rehaussent ses scènes de fêtes.

En sa compagnie, Gérard rencontre tous ceux qui font le Montparnasse de l'époque, Van Dongen, Derain, Braque, Fujita – que Gérard adore entre tous. Et puis le jeune Gérard est de toutes les fêtes de ces Années Folles, celles où Paul Poiret le drapait de soieries, le déguise en Pacha, en Mamamouchi, en Empereur de Chine.

Au Lycée Jeanson de Sailly, Gérard n'est pas passionné par les études.

De son aveu, ce qui l'intéresse le plus en classe, c'est sa voisine.

Un soir, alors qu'il est sur le point de s'endormir, il entend sa mère et sa grand-mère s'affliger à voix basse. « Il n'en fout pas une rame, tu as vu son carnet de notes? Il est au-dessus de la moyenne seulement en gymnastique et en dessin ». « Que veux-tu, commente la grand-mère, il est obsédé ».

Au matin le lendemain, surprise : Gérard apprend que son allocation d'argent de poche est doublée. Marcelle et Mouta réquisitionnent un ami de la famille qui conduit sur le champ le jeune homme dans un lieu où il va apprendre une chose : c'est que les femmes seront déterminantes dans sa vie. L'œuvre en sera profondément marquée, même si c'est d'une manière paradoxale comme on le verra.

Du coup Gérard va moins au cinéma. Il doit épargner : ses nouvelles « études » lui coûtent cher...

Sa passion pour le cinéma en VO ne s'est pas éteinte pour autant. À la Gaité Rochechouart, à l'Apollo, hauts lieux des fanas du cinoche américain, il continue à s'emballer pour les intrigues ciselées à la perfection des polars avec James Cagney et Humphrey Bogart, pour les « musicals » aux chorégraphies monumentales de Busby Berkeley, pour les envolées époustouflantes de grâce de Fred Astaire et de Ginger Rogers.

Il est ébloui par les grands acteurs, leur fantaisie, leur inventivité. Il se rêve en Clark Gable. Il déclare bientôt à sa mère et sa grand-mère effondrées ne pas comprendre à quoi lui servira le baccalauréat pour être acteur.

Il s'inscrit au Cours Simon.

Il s'y révèle doué, très doué – y compris pour séduire la plus belle fille du cours, une lionne à la crinière rousse qui a choisi de se faire appeler Jacqueline Roman.

Il lui passe la bague au doigt quelques mois plus tard, dépensant ses dernières économies chez le bijoutier local alors que la famille affamée est en rade quelque part en Charente, en pleine débâcle de l'exode.

Car l'avancée des troupes d'Hitler met brutalement fin à une carrière théâtrale qui s'annonçait brillante.

Gérard a intégré le conservatoire, puis consécration absolue, la Comédie Française. Il a décroché le rôle de Britannicus dans la pièce de Racine, en remplacement du titulaire envoyé au front. Il y est acclamé mais doit déguerpir.

La grande errance, j'ai envie de dire *La Grande Vadrouille* commence à travers la France de la zone libre. Le jeune couple d'acteurs qu'il forme avec Jacqueline survit d'expédients, courant de cacheton en cacheton, acceptant pour quelques représentations des rôles improbables dans des théâtres qui le sont plus encore.

Un jour à Marseille, dans une revue musicale du comique troupier Alibert, on le somme de se déguiser en Ananas pour le tableau final dédié « aux fruits de la Provence », en compagnie des autres membres de la troupe, déguisés en melon, citron et mandarines. Le jeune Gérard Oury qui a joué Britannicus sur la scène classique de référence refuse tout net.

Heureusement, pour faire vivre sa famille – car entre temps une jolie petite fille, Danièle, est née –, il reste la « TSF », comme on disait alors.

Dans les différentes villes des provinces de la Zone Libre, il prête son talent aux textes de pièces radiophoniques. Pas pour longtemps.

Un jour le chef de la station de Nice l'informe que les ondes officielles ne peuvent plus l'accueillir. C'est qu'il est juif. Gérard ne semble pas s'en être préoccupé, ou même souvenu, lui qui a été élevé dans la laïcité la plus totale, même s'il est petit fils de rabbin.

Il se réfugie à Monaco, puis à Genève.

La guerre prend fin, pas la galère.

« Franchement, ai-je la gueule des rôles pour lesquels on m'engage? » s'interroge Gérard Oury après deux interminables décennies de vaches maigres. Certes, il a décroché de très beaux rôles au théâtre. Mais au cinéma ?

Il vient de se faire traîner dans une flaque de gadoue par Gérard Philippe dans *La Meilleure Part*, casser la figure par Montand dans *Les Héros sont fatigués*, révolvériser par Robert Hussein dans *Méfiez-vous fillettes*, gifler 14 fois de suite par Bourvil dans le *Passe-Muraille*.

Dans *La Belle que voilà*, Jean-Paul Le Chanois a distribué Gérard Oury dans le rôle de... « la brute ».

La belle est jouée par Michèle Morgan, dont le regard inoubliable a fait chavirer l'univers après son rôle dans *Quai des Brumes*, dans les bras de Gabin. « T'as de beaux yeux tu sais... »

Elle revient des Etats-Unis.

Le 16 décembre 1949 à 12 heures, Gérard Oury tourne la scène de l'ascenseur.

« La brute profite de l'étroitesse de la cabine pour, je cite, proposer la botte à la belle, et lui coller un patin sans ambages ».

Gérard répète la scène avec la doublure.

Morgan paraît.

Moteur.

Gérard saisit Morgan par la taille, l'embrasse. « Elle te plaît pas Michèle ? » gueule Le Chanois qui veut du réalisme.

Deuxième prise.

Il l'embrasse comme s'il l'adorait.

« Tu ne joues pas Roméo, mais la Brute ».

Prise 3.

Il l'étreint comme un fauve en rut, l'écrase contre sa poitrine. « Parfait, on tire la 3 ».

Morgan se glisse hors du décor sans un mot, sans un regard.

Dans l'ascenseur flotte encore son parfum. Gérard y demeure quelques instants, le temps qu'il s'évapore.

Il ne s'évaporerait plus.

Pour Michèle, c'est décidé, il veut devenir metteur en scène, faire un film et l'éblouir.

Il écrit un scénario original, réussit à convaincre un producteur. Il tourne *La Main chaude*. « Un film sinistre » selon ses propres termes. Il l'a fait pour suivre la mode, qui est dans la lignée des films que Chabrol réussit. Mais lui, reconnaît-il, n'est pas Chabrol. La Nouvelle Vague déferle, il n'appartient pas à ses chapelles.

Le jour de la sortie, Gérard lit dans le Figaro une prédiction: « Ceci est le premier film de Monsieur Oury, et assurément son dernier ».

La revue *Arts* titre: « Haro sur Oury ».

Il est à terre. Il se relève, s'entête, écrit un nouveau film. Un film à sketches cette fois-ci: *Le Crime ne paie pas*.

Gérard excelle dans l'écriture. Il bénéficie depuis plusieurs années d'une solide réputation de scénariste, souple et inventif.

Il a un autre atout majeur : il connaît les acteurs. Ceux avec lesquels il a débuté, ceux qui ont couru le cacheton comme lui, qui ont fait des centaines de panouilles dans des centaines de films tombés dans l'oubli, ceux qui ont greloté dans les coulisses en attendant leur tour dans des théâtres où il y a plus d'acteurs sur scènes que de spectateurs dans la salle.

Parmi ces acteurs qui rament depuis trente ans, il y a un pitre génial, pianiste de jazz quand il a fini ses figurations au théâtre. Il s'appelle Louis Germain David De Funès de Galarza. Gérard lui confie un rôle de barman dans un des sketches du *Crime ne paie pas*. Louis Germain De Funès y est éblouissant.

Pendant ce tournage, Gérard prend conscience que son plaisir s'avère beaucoup plus grand en voyant les autres jouer la comédie qu'en la jouant lui-même. « Attraper au vol un moment de grâce, le fixer sur la pellicule, se sentir en osmose avec ses comédiens, mettre la technique à leur service, comme eux se mettent au service de l'histoire », tout cela lui procure une joie extraordinaire.

Sur le plateau, Louis De Funès lui pose un jour cette question :

- "Crois-tu être un metteur en scène de films dramatiques, de films réalistes ? Si c'est le cas tu te fourres le doigt dans l'œil. - Parce que tu as ri. Tu as ri et c'est très rare.

- C'est rare un metteur en scène qui rit ? demande Gérard

- Exceptionnel, ça n'arrive jamais un metteur en scène qui rit.

Le Crime ne paie pas paie.

C'est un succès. Un petit succès.

Mais assez un succès pour permettre à Gérard d'oser un troisième film.

Ce sera *Le Corniaud*, inspiré d'un fait divers qui avait défrayé la chronique à l'époque, une histoire d'un naïf qui se fait piéger par une fripouille en convoyant de Naples à Bordeaux une Cadillac bourrée de drogue, d'or et de pierres précieuses volées. Avant même de connaître l'histoire, Bourvil, qui est une vedette considérable, accepte de jouer le rôle du couillon dans le projet de ce collègue acteur devenu metteur en scène, pour lequel il a respect et amitié.

Oury offre le rôle de la fripouille à De Funès. L'acteur vient d'avoir 50 ans et rencontre tout juste le public pour la première fois, avec un petit film inattendu : *Le Gendarme de Saint Tropez*.

« Tant pis si c'est cher et que je ne gagne rien. J'y crois, j'y vais ». Gérard a accepté de ne pas être payé pour *Le Corniaud*. Son producteur n'a pas pris le risque. Mais il lui a proposé de partager les éventuels bénéfices.

Ils seront énormes.

Le film est encore à ce jour un des plus gros succès du cinéma, avec près de 12 millions de spectateurs rien qu'en France.

Gérard Oury devient Gérard Oury.

Il a 46 ans.

Michèle Morgan n'est probablement pas impressionnée. Elle est in-impressionnable, note Gérard. Elle a tout vu, tout eu. Mais elle n'a pas attendu le succès pour succomber à son charme.

D'abord en cachette, puis, après bien des drames et des déchirements, Michèle et Gérard forment un des couples les plus célèbres et les plus en vue de Paris.

La pression est grande pour qu'Oury donne une suite au *Corniaud*. Bourvil et de Funès sont d'accord pour reformer le tandem. Mais Oury refuse de remettre les pieds dans les mêmes chaussures.

Il propose aux deux acteurs un de ses anciens scénarios, une histoire de pilote anglais parachuté en territoire français, poursuivi par les Allemands pendant la Deuxième Guerre mondiale et pris en charge par deux sœurs jumelles qui deviennent involontairement membres de la résistance.

« On va jouer les deux sœurs? » interroge Bourvil.

« Presque, mais ce seront deux hommes ».

Gérard reprend de fond en comble le scénario avec sa fille Danièle, qui s'appelle désormais Danièle Thompson, et va devenir la scénariste attitrée de son père et la célèbre scénariste et cinéaste que l'on sait.

La Grande Vadrouille est un triomphe, LE triomphe, le film qui attendra quarante ans pour être détrôné au box-office, LE film français qui, encore à ce jour, malgré les énormes succès d'autres comédies récentes, reste aujourd'hui le film en langue française le plus vu dans le monde.

Gérard Oury imprime désormais son style, si singulier dans le cinéma comique.

Sa marque, c'est la comédie à grand spectacle, c'est le rire en cinémascope, c'est la fusion du gag et du grandiose.

Son style, c'est l'exubérance de la gaité dans le raffinement des images, l'allégresse de la farce dans le faste des décors et des paysages, la joie dans le luxe des costumes.

Paul Poiret, l'ami Grand Couturier des Années Folles, Raoul Dufy, Fujita et les maîtres de la peinture française du début du XX^e siècle sont passés par là.

Et aussi, soufflant dans toute l'œuvre de Gérard Oury, ce sens de la fête acquis dans l'enfance, pendant ces années d'Entre-Deux-Guerres où il était urgent de s'amuser dans l'insouciance.

Les événements de Mai 68 manquent de faire capoter le prochain film, *Le Cerveau*, une superproduction franco-américaine « pleine d'idées chères » comme dira Danièle Thompson. Autour de l'incontournable Bourvil, Gérard réunit cette fois Jean-Paul Belmondo et deux stars anglo-saxonnes, David Niven et Eli Wallach. Il obtient de mobiliser le paquebot France pendant une semaine. Il bloque le port de New-York pour tourner une scène mémorable. Il s'amuse comme un fou. Il le dit à son producteur Alain Poiré, lequel lui fait remarquer que « tout de même, il a des amusements qui coûtent cher... »

... Mais les amusements de Gérard Oury ne coûtent pas chers, puisqu'ils se remboursent.

Le Cerveau est un succès à 5 millions et demi d'entrées, sans compter, comme pour les autres films, et pendant des décennies, les innombrables passages sur les innombrables télévisions du monde entier.

En jouant *Ruy Blas*, tandis qu'il gisait mort sur la scène pendant le second acte, Gérard réfléchissait, à l'époque où il faisait l'acteur, que le drame de Hugo ferait une superbe comédie.

Ce sera *La Folie des Grands*, un titre qui pourrait sous-titrer toute l'œuvre du maître.

Il avait écrit le scénario pour son tandem fétiche Bourvil et De Funès. Hélas au moment de lancer le tournage, Bourvil entre à l'hôpital et n'en ressort pas.

Gérard, dévasté, abattu, ne se remet pas de la disparition de cet homme généreux, son ami « toujours de bonne humeur » qui s'endormait en riant. Il décide d'abandonner le projet. Simone Signoret l'en dissuade. Elle suggère qu'Yves Montand pourrait exceller dans le rôle.

Pendant des mois, Gérard et Danièle refondent l'histoire.

Montand lit : il est enthousiaste. Malgré son passé militant, il accepte de tourner en Espagne où l'histoire se déroule.

Seulement voilà, au moment de partir, Franco décide de faire exécuter par strangulation 16 militants basques.

Montand refuse catégoriquement de remettre les pieds dans le pays du dictateur sanguinaire.

Le projet, où Gaumont a investi une fortune, capote. De nouveau.

Le tournage du *Corniaud* avait mal commencé. Le fils de l'assistant-réalisateur avait emprunté la Jaguar verte du film la veille du premier tour de manivelle, et l'avait emplafonnée. Le tournage avait dû être retardé, et avait subi les désastres d'une arrière-saison pluvieuse.

Le budget de *La Grande Vadrouille* était tellement pharaonique que le film avait failli ne jamais démarrer. Semaine après semaine, son producteur en faillite n'a ensuite pu poursuivre le film que grâce au casino de Deauville où il allait gagner la paye des techniciens.

Gérard Oury se demande si, malgré les apparences, il n'a pas le statut – enviable et terrible – de metteur en scène maudit.

Finalement non. Franco gracie les condamnés. Montand accepte de retourner, et de tourner, en Espagne.

La Folie des Grandeurs dénonce la cupidité, l'arrogance et l'avidité des riches... Le film rapporte beaucoup d'argent à ses investisseurs.

Gérard a une pensée pour Charlie Chaplin qui, à la fin de sa vie, ne regrettait qu'une chose : être devenu riche en jouant un pauvre.

Mais bien plus que l'aisance matérielle que lui procurait son cortège ininterrompu de réussites Gérard Oury savait à quel point il devait au succès public la liberté artistique dont il jouissait. Il faisait des films faits pour être vus, mais il a été libre de choisir ses sujets. Ils sont souvent plus graves qu'il y paraît, porteurs sur le fond d'un sens que la légèreté de la forme masque à dessin.

C'est le cas de *Rabbi Jacob*.

Gérard y retrouve, pour la dernière fois – mais il ne le sait pas encore –, l'étonnant De Funès.

De Funès interprète un homme d'affaire raciste et irascible, confronté à un règlement de compte entre terroristes arabes. Après être tombé dans la cuve d'une usine de chewing-gum, il est amené à se déguiser en rabbin pour semer ses poursuivants. Voilà pour la partie drolatique. Au-delà du divertissement, le film tend, en pleine tension du Moyen-Orient, une main généreuse aux communautés Juives et Musulmanes.

Hasard du calendrier, *Rabbi Jacob* sort pendant la guerre du Kippour.

La femme du publiciste Georges Cravenne, outrée de cette coïncidence et persuadée que le film contient un message anti-palestinien, détourne un avion et menace de le faire sauter si on laisse sortir le film. Elle est abattue par les forces de sécurité sur l'Aéroport de Nice. Oury est accusé à mots couverts d'avoir monté l'opération pour faire un coup de pub.

Le film attire plus de 7 millions de spectateurs en salle.

Gérard retrouve Belmondo pour *L'As des As*, un triomphe au Box-Office, un triomphe de plus, le triomphe de trop peut-être.

Le même jour de fin octobre 1982 est sorti *Une Chambre en ville*, de Jacques Demy.

75000 entrées le premier mercredi pour Oury, 3500, vingt fois moins pour Demy.

Les critiques sont outrés. Ils se mobilisent en faveur d'*Une Chambre en Ville*. Ils publient une page de pub dans tous les quotidiens. « Oury tue les artistes, il assassine ses concurrents... ».

Belmondo, ulcéré, réplique violemment.

C'est le début d'une polémique interminable dont tout le monde sort meurtri.

C'est à cette époque que je rencontre Gérard Oury pour la première fois, au Festival d'Avoriaz.

Je suis impressionné, je lui dit.

Il est le cinéaste qui a le plus contribué au rayonnement de notre langue à l'étranger. À chacun de ses films les inscriptions font un bond dans les Alliances Françaises autour du monde.

Lui, qui n'a gagné que trois prix mineurs dans son immense carrière s'étonne qu'un jeune cinéaste fraîchement césarisé, lui témoigne autant de respect et de gratitude.

C'est moi qui suis étonné.

Monsieur Oury est d'une délicieuse courtoisie.

Je regarde la silhouette élégante de cette légende du cinéma s'éloigner dans la neige, face au soleil, au bras de cette autre légende qu'est Michèle Morgan, vêtue en blanc comme lui, rayonnante.

« On fait les meilleures commodes avec les meilleurs ébénistes ».

De Funès disparu, Oury continue à s'entourer des plus doués: Pierre Richard, pour deux films, *La Carapate* puis *Le Coup du Parapluie*, Coluche pour *Le serpent à plume*, puis, pour *Vanille fraise*, *La Soif de l'Or*, *Fantôme avec chauffeur*, *Le Schprountz*, Richard Anconina, Michel Boujenah, Sabine Azéma, Pierre Arditi, Christian Clavier, Gérard Jugnot.

Mais au fait, pourquoi Gérard, dont la vie et la carrière sont indissociables du monde des femmes, lui qui a écrit ses plus beaux scénarios avec sa fille adorée Danièle Thompson, lui qui est marié à la plus célèbre d'entre toutes, pourquoi, à l'exception d'une scène mémorable du strip-tease d'Alice Sapritch dans *La Folie des Grandeurs* n'a-t-il jamais tourné avec une femme en rôle principal ?

Pourquoi n'avoir jamais offert un rôle à Morgan ?

« Parce que je suis un metteur en scène comique » répond Gérard Oury.

Parce qu'on ne rit pas de ce qu'on respecte.

« Par amour, Michèle Morgan aurait sans doute accepté. Par amour, confie-t-il, je ne lui ai pas proposé ».

« Une femme qui tombe dans un escalier ne fait pas rire » disait-il. Danièle Thompson rectifie : « une femme qui tombait dans l'escalier ne faisait pas rire ». Les temps ont changé. Quand, au début de chaque scénario Gérard et Danièle ouvraient le grand classeur à gags, seules figuraient des mésaventures risibles subies par des hommes.

Parler d'un musicien sans faire écouter sa musique, d'un peintre sans montrer ses tableaux, d'un sculpteur sans circuler autour de son travail est un exercice impossible, j'ai même envie de dire : illégitime.

Ce lieu vénérable, chargé d'histoire et de traditions, n'a pas été imaginé par Mazarin pour rendre justice, dans le format voulu, aux images de Gérard Oury.

Pour les quelques minutes qui nous restent, j'ai choisi néanmoins de vous remémorer quatre courtes scènes.

Il y a des milliers d'images spectaculaires dans l'œuvre d'Oury, des centaines et des centaines de gags inoubliables et de répliques irrésistibles. J'ai choisi quatre courts segments, subjectivement, parmi mes préférées à moi, dans ses films préférés à lui.

Les voici :

[*Le Corniaud* : L'accident]

[*La Grande Vadrouille* : le bain turc]

[*La Folie des Grandeurs* : l'or]

[*Rabbi Jacob* : la danse]

Eve Curie avait fait ce mot, que Gérard Oury a choisi de mettre en exergue à ses mémoires :

« Il est poli d'être gai »

Merci, Monsieur Oury, de nous avoir enchanté, pendant tant d'années.

Merci d'avoir été, comme vous le dites avec tellement de pudeur, « poli ».

Vous aviez, en mars 1998, succédé dans cette grande maison à René Clément.

Je suis honoré, infiniment reconnaissant, et très ému, d'avoir été élu pour occuper votre siège.

(Merci.)

JJ Annaud.